

## Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 8 juin 1770

**Auteur : D'Alembert**

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Informations sur le contenu de la lettre

IncipitDans l'état de faiblesse et presque d'imbécillité ...

RésuméN'a pas lu l'Essai sur les préjugés de [d'Holbach]. Approuve cependant la critique qu'il en fait. Ne lit plus de brochures contre « l'infâme ». La vraie égalité consiste à être également soumis aux lois. Les républiques, à commencer par celle de Rome, ont fait, comme les rois, des guerres injustes. Admire sa modération quand il parle de la « guerre de 1756 ».

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire70.43

Identifiant774

NumPappas1039

### Présentation

Sous-titre1039

Date1770-06-08

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

### Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 76, p. 486-488

Lieu d'expédition Paris

Destinataire Frédéric II

Lieu de destination Potsdam

Contexte géographique Potsdam

## Information générales

Langue Français

Source impr., « Paris »

Localisation du document Non renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné

Auteur(s) de l'analyse Non renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

Preuss, XXIV, 76, pp. 486-488  
08 juin 1770 D'Alembert à Frédéric II

1039  
• 776

486 A. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

~~c'est là où il fait des vœux à la nature pour que l'enchaînement  
nécessaire des causes maintienne longtemps votre espèce orga-  
nisée à l'abri des infirmités, des souffrances et de la dissolution.  
Sur ce. etc.~~

## 76. DE D'ALEMBERT.

Paris, 8 juin 1770.

SIRE,

Dans l'état de faiblesse et presque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'est du moins une consolation pour moi de savoir que V. M. est guérie de ses maux, et qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer est un digne et heureux fruit de sa convalescence. Je ne connais point l'*Essai sur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter; je sais pourtant que ce livre s'est montré à Paris, et même qu'il s'y est vendu très-cher. Mais il suffit ici qu'un livre touche à certaines matières, et qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, et pour être en conséquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces sortes d'ouvrages, précautions qui font souvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je suis si excédé de livres et de brochures contre ce que Voltaire appelle l'*infâme*, que depuis longtemps je n'en lis plus. et que je suis quelquefois tenté de dire du titre de philosophe ce que Jacques Rosbif dit de celui de monsieur, dans la comédie du *Français à Londres*: « Je ne veux point de ce titre-là; il y a trop de faquins qui le portent. »

La critique que fait V. M. de l'*Essai sur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapsodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivains contre la supersti-

\* *Le Français à Londres*, comédie de L. de Boissy, scène VIII: « Je m'appelle Jacques Rosbif, et non pas monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mère, que ce nom-là m'affligeait les oreilles; il y a tant de faquins qui le portent.... »

tion et le despotisme ce que le père de la Rue, jésuite, disait de son confrère Le Tellier : « Il nous mène si grand train, qu'il nous versera. » Il ne faut point que la philosophie s'amuse à dire des injures aux prêtres; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faisant concourir au bonheur des peuples; qu'elle éclaire les souverains sur leurs vrais intérêts; et les sujets sur leurs devoirs; qu'elle rende l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidèle. C'est une grande sottise d'accuser les philosophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité: cette égalité est une chimère impossible, dans quelque état que ce puisse être. La vraie égalité des citoyens consiste en ce qu'ils soient tous également soumis aux lois, et également punissables quand ils les enfreignent. C'est ce qui a lieu dans tous les États bien gouvernés, où le supérieur n'a jamais le droit d'opprimer son inférieur impunément; mais c'est malheureusement ce qui n'a pas lieu partout; l'auteur en a peut-être été témoin, et c'est peut-être ce qui a si violemment échauffé sa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choses que lui, mais je les ai vues plus de sang-froid, et j'ai conclu que ceux qui commandent et ceux qui obéissent sont souvent aussi répréhensibles les uns que les autres, et que toutes les classes de l'espèce humaine n'ont rien à se reprocher. Je vois, par exemple, que si les rois ont souvent fait des guerres injustes, les républiques, comme le remarque très-bien V. M., ont été aussi souvent dans le même cas, et je regarde en particulier cette république romaine tant célébrée dans l'histoire comme un des plus grands fléaux qui aient désolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, sinon que, sur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime.<sup>a</sup> Tout ce qu'elle dit, sur ce sujet, de la nécessité des guerres et de celle des impôts me paraît plein de sens et de raison; mais pour l'application de ces principes il faut un fonds d'équité dont, par malheur, tous ceux qui ont le pouvoir en main ne sont pas toujours capables. J'aurais l'honneur d'en dire davantage à V. M., si une lettre pouvait souffrir les détails délicats dont cette matière est susceptible; je me contente donc de prier le Saint-Esprit d'éclairer les rois et les

<sup>a</sup> Voyez t. IX, p. 144 et 145.

peuples, et surtout de conserver longtemps V. M. pour l'exemple des uns et le bonheur des autres.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

## 77. DU MÊME.

Paris, 6 juillet 1770.

Sire,

J'ose espérer que Votre Majesté pardonnera la liberté que je vais prendre à la tendre et respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes et de gens de lettres, du nombre desquels je suis, ont résolu, Sire, d'ériger à M. de Voltaire une statue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont le plus redevables.

Les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations, et en particulier de la nation française, vous regardent, Sire, depuis longtemps comme leur chef et leur modèle. Qu'il serait donc flatteur et honorable pour nous qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donnerait à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'estime la plus précieuse et la plus éclatante, dont il serait infiniment touché, et qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre.\* Elle ajouterait beau-

\* Voltaire écrivit à d'Alembert, de Ferney, le 27 avril 1770: « Il ne serait pas mal que Frédéric se mît au rang des souscripteurs: cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. » Il écrivit au même, le 21 juin suivant: « A l'égard de Frédéric je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe, et comme homme de lettres: ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. » — Voyez notre t. XXIII, p. 25.